

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 44 (1911)
Heft: 3-4

Artikel: Pourquoi : notre prédication ne porte-t-elle pas plus de fruits?
Autor: Landriset, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POURQUOI
NOTRE PRÉDICATION NE PORTE-T-ELLE PAS PLUS DE FRUITS¹?

PAR

M. LANDRISET

Messieurs,

J'aime la façon dont la question est posée ; elle dénote un sens exact de la réalité. Si celui qui l'a rédigée était un pessimiste, il l'aurait tranchée sous couleur de la poser, en disant : Pourquoi notre prédication ne porte-t-elle point de fruit ? S'il était optimiste il n'aurait pas manqué de demander : Comment notre prédication pourrait-elle porter plus de fruits, supposant par la forme même de la question que notre prédication porte passablement de fruits, qu'elle en porte même beaucoup et qu'il n'y aurait besoin que d'un petit procédé de culture forcée pour lui en faire porter le maximum.

La question telle qu'elle est dénote un génie réaliste. On en trouve chez les théologiens, même chez les poètes, et leur théologie ni leur poésie ne s'en trouvent plus mal. M. Borel-Girard, auteur du titre du travail, en fournit la preuve convaincante.

Pourquoi notre prédication ne porte-t-elle pas plus de fruits ? Vous supposez donc qu'elle en porte et vous avez raison assurément. Oui, honorés frères, notre prédication n'est

¹ Sujet proposé par le Comité organisateur de la Retraite des pasteurs romands à Saint-Loup, à laquelle cette étude a été présentée.

pas stérile comme quelques adversaires l'affirment avec force et comme quelques pasteurs découragés inclinent à le croire, en désespoir de cause.

Elle en porte même plus, beaucoup plus que nous ne le supposons : il est des fruits de notre parole infirme que nous ne voyons pas parce qu'ils mûrissent derrière la haute clôture des consciences individuelles, et qui réjouissent les yeux du divin jardinier et lui font prendre patience encore.

Nous sommes persuadé que si les pasteurs se taisaient, si les cloches restaient muettes et les temples fermés, on s'apercevrait aussitôt, à la rapidité et à la profondeur de la chute qui s'accomplirait dans ce silence, de l'utilité de nos ministères.

Mais la question laisse entendre que s'il y a des fruits ils sont peu nombreux et qu'il pourrait, qu'il devrait y en avoir davantage.

Vous avez senti, je ne dis pas le découragement, oh ! non, mais la tristesse que suppose la forme même de la question. Pourquoi notre prédication ne porte-t-elle pas plus de fruits ? C'est presque une plainte, c'est en tous cas une constatation triste et sauf quelques exceptions, si exceptionnelles qu'elles confirment la règle, la constatation et la plainte seront admises par tout le monde sans qu'il soit besoin de longue démonstration. Ce serait perdre mon temps et le vôtre que de vouloir établir par raison démonstrative et chiffres à l'appui que nos temples sont peu garnis, que nos cultes ne réunissent qu'une minorité souvent infime d'auditeurs et que, sur cette minorité elle-même, nos paroles semblent glisser la plupart du temps sans frapper et émouvoir, renverser et édifier, blesser et consoler comme il le faudrait. Et par le fait que notre prédication produit peu de fruits dans l'âme de nos trop rares auditeurs, il en résulte que ces fruits mal mûris, la plupart du temps, ne laissent guère échapper de graines dans le vaste terrain inculte et stérile au point de vue spirituel, qui entoure nos communautés. A vrai dire le mal ne serait pas grand de ne réunir que de petits auditoires, si dans ces âmes soumises à l'action de notre parole se for-

maient en abondance de magnifiques semences de vie chrétienne qu'un vent d'enthousiasme irait porter par delà l'enceinte de nos temples dans les âmes lointaines et mortes.

Les petits auditoires deviendraient vite de grands auditoires. En somme, Christ ne prêchait pas souvent devant des foules ; il ne semble pas même les avoir recherchées et ce qui le préoccupe surtout c'est de planter l'arbre de vie dans les quelques âmes toutes prochaines et particulièrement bien disposées qui sont en contact journalier avec lui.

Une fois mûr, le fruit de l'arbre de vie qui resta jadis intact au paradis et dont il a rapporté du ciel la divine semence, se resèmera de lui-même tout au long du temps et de l'espace. C'est bien ce qui est arrivé. Permettez-moi, en passant, de tirer au clair un premier point ; c'est une simple question de vocabulaire, mais en théologie, même pratique, il est bon, avant de partir, de s'entendre sur les mots.

J'ai eu l'air, mais seulement l'air, dans ce qui précède, de dire : « Fi de la quantité, pourvu que nous ayons la qualité. Peu importe les auditoires nombreux pourvu que nous ayons les auditoires vivants. » Ce n'est pas tout à fait ma pensée. En matière de convictions religieuses et surtout de vie religieuse la qualité doit engendrer la quantité.

Il n'y a pas de force plus expansive et plus conquérante que l'Évangile vécu. Par conséquent, lorsque nous parlons de fruits, nous entendons aussi bien la qualité des sentiments de nos auditeurs que le nombre de leurs présences. Nous ne distinguons pas l'un de l'autre, estimant que la faiblesse numérique de l'auditoire est la conséquence et la démonstration de la faiblesse spirituelle des fidèles, qui elle-même est dans une large mesure causée par l'insuffisance de notre prédication.

Or, honorés frères, pour quelques auditoires croissants combien d'auditoires stationnaires et combien d'auditoires décroissants ?

Serais-je contredit, si j'affirme que le nombre des derniers l'emporte sur celui des premiers, et que par conséquent nous sommes en perte, et si nous sommes en perte sous le rap-

port de la quantité, c'est donc que la qualité baisse, puisque nous avons dit que la qualité engendre la quantité, et c'est là l'indice que notre prédication ne possède pas ce qu'il faut pour entretenir et propager la flamme de la foi.

On pourrait établir un rapport quasi-mathématique entre ces trois termes : fréquentation du culte, vie intérieure des fidèles, efficacité de notre parole, et peut-être faudrait-il y ajouter un quatrième terme : fidélité de notre ministère.

Nous exceptons, bien entendu, les augmentations ou diminutions occasionnelles dues à toutes sortes de causes dont la plus fréquente, pour l'augmentation, est la nouveauté du prédicateur, et dont la plus honorable pour les diminutions, est l'emploi de la réprimande, quand il faut. Dans ce cas, des auditeurs sont partis ; tant mieux, c'est qu'ils ont été touchés au bon endroit, c'est-à-dire à la conscience et ils reviendront ramenés par cette conscience elle-même.

En moyenne, nos auditoires restent stationnaires, donc notre prédication est insuffisante. En quoi pêche-t-elle ?

I

Avant d'essayer de répondre à cette question, qu'on nous permette de prendre un sentier parallèle à l'avenue de notre sujet que nous suivrons dès lors sans défaillance.

Nous avons établi un rapport entre le nombre des fruits et la valeur intrinsèque de notre prédication. Je pense que ce rapport est incontestable, mais on peut diminuer la responsabilité du pasteur en accusant les circonstances et l'époque actuelle de ce détachement des choses religieuses qu'on constate un peu partout.

Les circonstances sont-elles contraires ? La dureté des temps explique-t-elle dans une certaine mesure la défaveur dont paraît souffrir notre parole ?

Les circonstances ne sont jamais défavorables, ou du moins elles ne le sont que très relativement, car telle est la folie magnifique et puissante de l'Évangile qu'il transforme les conditions hostiles et s'en fait des alliées. Hostilités, persé-

cutions, martyres, ont servi le christianisme autant et plus peut-être que les encouragements, les protections et les succès faciles.

Les circonstances ne sont jamais défavorables, mais il est vrai qu'elles peuvent être plus ou moins favorables et entraver sinon arrêter la marche en avant. Du reste, il n'importe pas que la marche en avant soit lente ; pourvu qu'elle se produise, le progrès existe et nous constatons que les difficultés normales, quelles qu'elles aient été, n'ont jamais empêché le christianisme d'avancer. Il les a toujours surmontées, renversées ou utilisées. Il est clair que nous ne considérons pas comme des difficultés normales l'extirpation de l'Évangile par l'expulsion ou la suppression des protestants, comme il y fut procédé de façon radicale en France et en Espagne.

Mais nous appelons tout le reste des circonstances normales : rationalisme, matérialisme, indifférence, persécutions, l'Évangile les connaît de vieille date, puisqu'il les a toujours rencontrées sur son chemin. Seulement pour être normales, ces circonstances se présentent cependant de façon plus ou moins propice : sur cette mer humaine, toujours la même comme composition, il y a des vents variables et des courants changeants plus ou moins favorables au pêcheur.

Le pêcheur pêche toujours, et s'il est bon pêcheur, il ne rentrera jamais absolument à vide, car même en mettant les choses au pire, il y a toujours des poissons à prendre dans le sein de la mer qui en est si riche. Seulement, si les temps sont mauvais, il les prendra à la ligne, un à un, au lieu de pouvoir les prendre au filet, par grandes masses.

Que dit le temps chez nous ? Faut-il prendre la ligne et nous tenir sur le bord ? ou pouvons-nous nous munir du grand filet et pousser au large ?

Nous croyons que les circonstances sont, chez nous, favorables aux progrès de l'Évangile.

Voici pourquoi :

Au point de vue intellectuel, dont il ne faut pas mépriser

l'orientation, puisque les idées sont des forces, nous avons l'impression très nette que le vieux rationalisme et le matérialisme scientifique qui lui a succédé, ont à peu près épuisé leur effort anti-religieux. Il fut un temps que nos aînés ont connu où les intellectuels ne voulaient plus, pour éclairer le chemin de la vie, du grand soleil de la vérité évangélique, réputé postiche et trompeur : la seule lumière sûre, quoique courte, était émise par le flambeau de la science, allumé et porté par des mains humaines.

Les courants intellectuels se propagent toujours de haut en bas ; c'est une erreur de croire que le peuple des campagnes se désintéresse de ce qui se passe dans les hautes sphères de la pensée et qu'il se contente de l'horizon immuable et borné que lui a fait la tradition. Le peuple de la campagne est beaucoup moins conservateur qu'on ne le croit, et si c'était l'occasion, je le montrerais par de bonnes preuves. Il a été en particulier plus qu'effleuré, il a été profondément remué par le vent de négation, d'incrédulité qui a soufflé en tempête sur lui à l'époque où la science prêchait ses dogmes et prétendait les substituer à ceux de la religion.

Il y a des croyances qui ont été, nous ne disons pas ébranlées, mais détruites et qui ne renaîtront pas, sous leur forme ancienne tout au moins, et ce ne sont pas les moindres : la foi au miracle a sombré la première, entraînant avec elle un vaste pan de la foi en une Providence personnelle et enlevant les assises même de la foi en l'efficacité de la prière. Les hommes prient peu chez nous.

Aujourd'hui, la crise passée, les effets se sont tassés et l'on peu, assez bien faire le bilan de la situation, constater ce qui est tombé et ce qui reste debout dans les âmes.

Ce qui reste debout, c'est la croyance en Dieu. Le peuple dans son immense généralité croit en Dieu, mais sa croyance est stérile parce que sa notion de Dieu n'a pas de valeur morale. C'est un Dieu lointain, compatissant, bienveillant et pour employer l'expression énergique d'un prédicateur norvégien, c'est un Dieu mort. Le peuple a pris la croix du Cal-

vaire, symbole d'amour, et confiant dans cet amour, il s'est fait de la croix un oreiller de paresse.

Il n'est pas plus utile pour le salut, de croire à l'existence de Dieu, disait Vinet, que de croire à la rotondité de la terre ou à son mouvement de translation autour du soleil.

C'est de cette façon inutile que le peuple croit : c'est le déisme de Voltaire, c'est la religion naturelle, quelquefois un peu émue et mouillée de larmes superficielles, telle qu'elle fut prêchée par Jean-Jacques.

Dans nos campagnes, vous rencontrez peu d'incrédules et vous rencontrez aussi peu de croyants.

S'il n'y avait que cette croyance dans l'âme de chez nous, nous n'aurions pas grande prise sur elle et ce serait le cas de pêcher à la ligne.

Il reste autre chose : le sentiment religieux, le besoin de Dieu paraît se réveiller.

Nous avons l'impression très nette que la faim spirituelle, un instant trompée par la viande creuse du rationalisme, se fait de nouveau sentir. Il y a quelque chose qui bouge et qui tremble ; on relève la tête, on souffre et on cherche.

Il est temps, sinon de sortir, du moins de préparer le filet, en attendant l'ordre du Maître : « Avance en pleine eau. »

* * *

Nous croyons que notre temps est favorable, plus que ceux qui l'ont précédé, à la prédication de l'évangile : les oreilles sont plus attentives, les cœurs mieux disposés. On a besoin de quelque chose d'affirmatif et de positif, de substantiel et de nourrissant.

On revient à Celui qui a les paroles de la vie éternelle. Et nous prêchons, nous prêchons, nous prêchons !

Pourquoi notre prédication ne porte-elle pas plus de fruits ?

Est-ce parce que, comme je l'entendais affirmer avec un grand sérieux, notre jeunesse, toute notre jeunesse, se livre passionnément aux sports et se soustrait ainsi à nos appels ?

C'est là une de ces explications faciles qui ne signifient rien.

Je pense, moi, au grand nombre de ceux qui ne pratiquent aucun sport et qui sont étrangers à la vie de l'Eglise et probablement à toute vie religieuse.

Est-ce parce que la mondanité, le goût des plaisirs, et les habitudes de dissipation ont tout envahi ?

Nous répétons ce que nous avons dit tout à l'heure : c'est que la mondanité, le goût des plaisirs et la dissipation ont toujours régné ; il y a des époques où elles ont fait rage et qui ont été celles où l'évangile a fait le plus de progrès parce qu'il attirait à lui les âmes sérieuses dégoûtées par le train du monde, et ces âmes-là, qui ont du fond, sont fort nombreuses.

Or, il est de fait que notre prédication ne les attire pas et j'ai beaucoup de paroissiens dont la vie est belle et noble, que je serais heureux et fier de voir dans mon Eglise, et qui ne viennent pas.

Pourquoi ? c'est qu'ils ne s'y plaisent pas, ils n'y trouvent pas ce dont ils ont besoin, ils s'y ennuiant. En un mot, notre prédication ne les attire ni ne les retient.

II

Nous avons dit que ce n'est pas la faute du temps. C'est alors celle de notre prédication ; il faut en revenir là, de toute nécessité.

N'est-elle pas assez théologique ? Cette question fera peut-être sourire. Elle n'est pourtant pas aussi désuète qu'il pourrait sembler.

M. Stapfer a consacré naguère un fort beau et fort gros livre à démontrer que c'en était fait de la puissance et de la grandeur de la chaire chrétienne depuis la disparition des vieilles croyances, qui selon lui, étaient seules propres à produire les émotions violentes, à foudroyer, à secouer, à abattre ou à exalter les âmes. D'après lui, nos sermons sont propres à convaincre, ils n'ont plus ce qu'il faut pour émouvoir.

Il est vrai que nous faisons fort peu de théologie en chaire. Est-ce à dire que nous n'avons plus de prise sur les âmes

par le sentiment et que nous soyons réduits à les aborder par le raisonnement?

Qui ne voit du premier coup que M. Stapfer, entraîné à la suite d'un paradoxe avec l'intrépidité qui le caractérise, a confondu les genres : ce sont les vieux dogmes qui s'adressaient à l'intelligence, tandis que les prédicateurs actuels, qui font plutôt de la psychologie que de la théologie, parlent plus directement à l'âme qu'un Bossuet ou un Adolphe Monod et il reste suffisamment d'émotion tragique dans les éternelles vérités du péché, même privé de la perspective de l'enfer, du salut par Jésus-Christ, même sans le secours de la doctrine de la vertu rédemptrice de son sang, dans l'amour de Dieu et le sacrifice de Jésus-Christ, pour donner occasion à une prédication grande et puissante.

Je ne dis pas que nous la faisons, mais qu'elle est possible,

Est-ce que notre prédication n'est pas assez sociale? est-elle vraiment trop préoccupée des conditions économiques de notre époque? On l'a affirmé avec force et nous n'avons pas assez d'autorité pour opposer notre point de vue à celui des prédicateurs sociaux.

Disons cependant qu'il nous semble que le Seigneur a agi avec une divine sagesse en se refusant à pénétrer dans ce domaine. Si nous voulons nous y risquer, nous sommes tenus de préconiser ou tout au moins de posséder un système politique et économique, et lequel choisirons-nous entre les dix qui se battent sous les noms de socialistes et de coopératistes? Là où les spécialistes impartiaux reconnaissent l'impossibilité d'arriver à une solution satisfaisante, sur quoi nous fonderons-nous pour proférer les affirmations et les condamnations nécessaires? Assurément j'ai une opinion en ces matières; je crois à l'avenir du socialisme... en gros. Dans quelle mesure, de quelle manière se réalisera-t-il? Mystère. Mais je ne suis pas persuadé qu'il y aura beaucoup plus de justice après qu'avant, car l'injustice est dans le cœur des hommes. C'est là que nous pouvons, que nous devons la combattre au nom du Christ. Il est clair qu'il y a des injustices qui découlent directement du système social actuel et

qu'il faut combattre. C'est affaire de conscience de la part du prédicateur. Mais puisque c'est affaire de conscience, ce ne peut être affaire de système.

Peut-être, si l'auditoire est exclusivement ouvrier, pourrions-nous, non pas, bien entendu, par une sorte de « captatio benevolentiae » qui ne serait qu'une habileté, d'ailleurs vite éventée par l'auditoire, mais par conviction personnelle, aborder ces questions, mais elles ne doivent être ni le sujet ni l'attrait de notre prédication. Le sujet et l'attrait sont ailleurs.

Enfin, certains sont persuadés que pour être écouté il faut être actuel. Le souci de l'actualité poursuit quelques prédicateurs jusque dans leur sommeil. Ils s'évertuent chaque dimanche à présenter à leurs auditeurs le fait sensationnel de la semaine avec commentaires à l'appui et application à la fin.

Cette actualité-là doit paraître bien vite vieux jeu. On peut s'amuser un certain temps aux efforts du pasteur pour piquer avec adresse un texte approprié sur les événements de chaque semaine, mais on s'en lasse.

La vraie actualité est ailleurs.

Je ne sais pas si on a proposé d'autres recettes pour rendre à nos pauvres sermons anémiques la vigueur d'antan. J'en oublie sans doute quelques-unes. Il n'importe. Nous croyons qu'elles ne valent rien ni les unes ni les autres.

III

Ce qui manque à notre prédication c'est *la vie*.

La vie n'est pas assez dans la forme de la prédication, qui est trop scolastique, ni dans son contenu, qui est trop didactique. Forme scolastique, c'est-à-dire conçue et faite suivant certaines règles immuables apprises à la Faculté et qui consistent à étirer un texte et à le tourmenter à l'instar du procédé dont usait Procuste à l'égard de ses victimes, jusqu'à ce que le malheureux texte ait fourni ses trois points obligatoires, plus un exorde et une péroraison. Alors le sermon est arrivé à la perfection de ses formes.

Certes, il est nécessaire, et nous y reviendrons, de posséder une certaine science de la composition et nous sommes profondément reconnaissants à nos professeurs de nous avoir imposé un cadre tout fait, une sorte de schéma qu'il fallait appliquer sur la matière de notre prédication pour nous apprendre à la limiter et à la condenser. Mais il ne leur est pas venu à l'idée, j'imagine, de nous condamner à cette forme type à perpétuité. Il est des choses qu'il faut avoir sues et qu'il faut aussi avoir oubliées. Celle-ci est du nombre.

Le sermon scolastique, pénible exercice de composition, exclusif de toute liberté et par conséquent de toute vie, sévit dans plus d'une chaire. C'est un agonisant, et ce qui achève d'en faire un cadavre c'est son contenu didactique. Des développements, des considérations, des explications, d'un intérêt purement académique ou littéraire ou même grammatical, mis là sans nécessité comme sans utilité, parce qu'il faut spécialiser son sujet si l'on veut pouvoir se renouveler de dimanche en dimanche, font du sermon le genre faux dénoncé par Schérer. Le genre faux, c'est-à-dire celui qui n'a pas de contact avec la réalité, qui n'est pas conforme à son but. Le but de la prédication c'est d'agir sur ou plutôt dans l'âme collective de l'auditoire.

Tout ce qui ne concourt pas à ce but est un poids mort et c'est parce que, trop scolastiques et trop didactiques dans le mauvais sens de ces termes, beaucoup de sermons sont des compositions ou des expositions et non des actions, qu'ils tombent tout à plat au pied de la chaire et vont rouler sans force au pied de l'auditeur sans rebondir jusqu'à son cœur.

On parle devant l'auditoire et non pas à l'auditoire.

La condition d'un sermon vivant c'est que tous les vivants en cause y aient leur part, et ces vivants sont au nombre de trois.

Le premier, c'est Dieu qui a quelque chose de grand, de terrible et de très doux à la fois à dire par notre moyen.

Le second, c'est l'auditeur, à qui cette parole est adressée et dont la pensée doit nous être continuellement présente.

Le troisième, c'est nous, par qui Dieu proclame sa parole

en se servant de notre expérience et de notre témoignage.

Toute prédication ou partie de prédication où ces trois vivants ne sont pas simultanément présents, est morte.

Exemple : Dans les dissertations académiques dont nous avons parlé, dans les développements adventices et parasitaires dont nous usons si fréquemment, Dieu est absent puisqu'il s'agit de vérités étrangères à son intention et à son message ; l'auditeur est exclu, et il sent fort bien cette exclusion, puisque le souci de ses intérêts n'est à aucun degré dans notre parole, et nous-mêmes n'y sommes pas puisqu'il ne s'agit ni d'expérience ni de témoignage, ni de rien qui s'y rattache organiquement.

Dans ces conditions, la prédication peut dérouler ses périodes, ces périodes peuvent être abondantes, brillantes, chatoyantes, innombrables, ce n'est qu'une succession de bruits qui frappent l'air et qui s'évanouissent sans avoir fait vibrer autre chose que les tympanes.

On dira peut-être à l'issue du culte : « Notre pasteur parle bien » et ce compliment emporte souvent une condamnation.

Il a parlé et même bien, très bien, extrêmement bien, il n'a pas agi et, pour employer une expression vulgaire mais énergique dans sa concision: il n'y a rien de fait.

Si nos auditeurs habituels n'avaient besoin que d'être édifiés, c'est-à-dire, s'il y avait en eux toute une vie religieuse suffisamment développée préexistant à notre prédication, les homélies, explications de textes, commentaires, seraient tout à fait appropriés.

Mais c'est que la plupart d'entre eux ont besoin d'être créés au point de vue spirituel, et seule la vie produit la vie.

IV

Pourquoi la vie est-elle ou complètement ou trop absente de notre prédication ?

Ou si l'on aime mieux, pourquoi les trois vivants sont-ils trop souvent absents de notre prédication ?

Pour trois raisons qui tiennent à l'homme, à l'orateur et au chrétien.

A. Raisons qui tiennent à l'homme.

La grande raison pour laquelle nos sermons sont souvent privés de vie, c'est que nous manquons de contact avec nos paroissiens et quand il n'y a pas de contact, le courant de sympathie nécessaire ne peut pas passer.

La plupart du temps, ce qui est encore bien plus faux que le genre sermon, c'est le genre de nos rapports avec les brebis de nos troupeaux. Du premier coup, le jeune pasteur tout frais débarqué dans sa paroisse a l'impression qu'il n'est pas dans le vrai. Il se trouve vis-à-vis de ses paroissiens dans la position désavantageuse d'un jeune homme dont les parents ont arrangé le mariage avec une jeune fille prévenue de ses intentions et qui la rencontre pour la première fois. Il y a une gêne pénible. L'amour est enfant de Bohême et ne supporte aucune contrainte.

La foi en supporte beaucoup moins encore. Nos gens sont un peu méfiants vis-à-vis de ce pasteur auquel on veut les marier : il a des intentions et même des prétentions sur leur âme. Or nulle âme n'est plus ombrageuse, plus barricadée, plus verrouillée que l'âme vaudoise pour ceux qui l'approchent ostensiblement par le côté religieux. Il y faut des ruses d'amant et elles ne nous font pas défaut somme toute, car nous l'aimons de tout notre cœur, cette âme farouche et pudique à l'excès.

Mais notre tort initial et difficilement expiable c'est d'être pasteurs.

Par office, nous en voulons aux sentiments les plus profonds de nos fidèles, et par pudeur et même par contradiction ces sentiments se dérobent à notre aspect.

Mettons-nous un peu aux lieu et place de « Jean-Louis¹ » quand il reçoit son pasteur.

Le monsieur en habit noir et quelquefois en cravate blanche est signalé à l'horizon.

¹ Surnom familial du paysan vaudois.

Aussitôt le paroissien compose son attitude, il prend son air des dimanches et l'entretien s'engage sur des généralités. C'est aussi simple et aussi naturel qu'un examen.

Après quelques minutes, le pasteur s'engage, par un détour adroit, sur le terrain glissant de la vie religieuse de son interlocuteur... Honorés frères, je vous laisse le soin de compléter d'après vos expériences; il y a un obstacle, une muraille de verre, mais un obstacle entre l'âme de notre paroissien et nous.

Tant qu'il subsistera, et il subsiste longtemps, parfois toujours, nous ne pourrons pas agir sur elle.

Tant que nous serons extérieurs à la vie de notre frère, nous perdrons notre latin et notre français à agir sur elle.

Sans de plus amples développements, indiquons ce qu'il faut faire, ce que nous faisons déjà, sans doute, pour gagner cette âme.

* * *

D'abord il faut que nous soyons humains et non pas sur-humains et que chez nous l'homme recouvre de toute part le pasteur, tandis que si souvent le pasteur recouvre l'homme d'un manteau de solennité, de protection et de supériorité. Soyons des hommes simples, précisément parce que cultivés, humbles parce que pécheurs, fraternels parce que profondément, passionnément aimants et, ainsi faits, faisons beaucoup de visites. En somme le succès de notre activité dépend pour une grande part, pour une moitié, du nombre et de la qualité des visites que nous ferons. Des visites, encore des visites et toujours des visites.

Faisons plusieurs fois par année le tour de nos paroissiens, ce qui ne signifie pas qu'il faut les visiter à la tâche, mais d'une façon méthodique, c'est-à-dire fidèle. Par des relations fréquentes, même sans aucun entretien spécialement religieux, en nous intéressant aux affaires matérielles, aux circonstances de famille, au travail du père, à son passé et à son avenir purement humain, une certaine accoutumance se produira à la faveur de laquelle une occasion, comme il

s'en produit toujours, nous fournira la clef des cœurs ; c'est un deuil, un chagrin, une maladie, un revers, un enfant qui fait son instruction religieuse, occasions à propos desquelles nous survenons et nous voilà dans la place, la muraille de verre est renversée.

Si, dans ces circonstances, nous faisons notre première ou notre seconde visite, il est bien probable que nous resterions extérieurs, de l'autre côté de la muraille de pierre que toute notre sympathie de trop fraîche date ne parviendrait pas à abattre. Dès lors, ce paroissien est à nous, je veux dire que nous sommes à lui, il nous a reçus en lui et, comme nous portons quelqu'un de plus grand que nous, bon gré mal gré, il a reçu dans son cœur non seulement un homme mais un Dieu.

Quand nous prêcherons ou même avant que nous ayons ouvert la bouche, le courant sympathique circulera entre lui et nous et nos paroles au lieu d'aller se briser contre sa poitrine, entreront dans son cœur. L'action sera possible, nous voulons dire l'action de Dieu.

Tout cela est fort beau, mais nous savons assez ce qu'on va nous objecter : il n'y a que douze heures au jour et pendant ces douze heures il faut faire tant de choses (sermons, réunions, catéchismes, services d'ensevelissements, de mariages et autres, correspondances, soin des pauvres, et visites aux malades) que les visites aux bien portants, surtout quand ils sont quelques milliers, sont un luxe qu'on ne peut toujours s'accorder.

Il est vrai : — aussi faut-il résolument pratiquer des coupes sombres dans les superfluités dont on encombre nos ministères et au premier rang desquelles nous plaçons les innombrables réunions hebdomadaires que nous présidons devant des auditoires très réduits et toujours les mêmes.

D'abord il est impossible à un pasteur, si talentueux et consciencieux qu'on le suppose, de se préparer convenablement pour deux ou trois réunions chaque semaine et autant de prédications chaque dimanche. Nous attribuons, pour une bonne part à cet excès de paroles religieuses le

rassasiement spirituel qui caractérise beaucoup de nos contemporains et le fait que les mots les plus grands et les plus tragiques du vocabulaire évangélique semblent avoir perdu leur sens pour nos auditeurs. Ils les ont trop entendus aussi, et débités comme à la tâche sans l'accent de conviction qui en fait la valeur, parce qu'on ne peut pas soutenir un élan perpétuellement, si bien que l'orateur finit par avoir l'impression qu'il jette ses perles devant des indifférents et que, lorsqu'il fait un retour sur lui-même, il s'aperçoit que ses perles ne sont que de la verroterie, de telle sorte qu'en fin de compte, l'indifférence se trouve assez justifiée.

Mais revenons à nos visites : si pressé qu'on soit, il faut en faire tous les jours et dire, comme Titus, qu'on a perdu sa journée, si elle s'est passée sans quelques visites faites.

Il nous semble qu'en les faisant surtout aux parents de nos catéchumènes on aurait un champ d'activité à la fois suffisamment vaste et suffisamment défini et où se produirait plus facilement qu'ailleurs la rencontre désirée entre le cœur des parents et celui du pasteur, intéressés tous deux au même objet, également cher aux deux parties : le catéchumène, l'enfant.

Nous avons avec les parents de nos catéchumènes des réunions périodiques, dont nous avons lieu, sous le rapport du contact, d'être très satisfaits.

Voilà pour les aînés, mais c'est surtout des jeunes qu'il importe de se rapprocher. Nous sommes près d'eux matériellement par l'Ecole du Dimanche et le catéchisme ; il est facile d'être près d'eux moralement, et une fois ce lien noué, rien ne pourra plus tard le briser et en particulier il subsistera le dimanche au culte.

Or vous avez remarqué combien nos catéchismes sont froids malgré la peine que nous nous donnons.

Evidemment le contact n'y est pas et s'il n'est pas là il sera encore bien moins, plus tard, au culte du dimanche.

Le moyen pour l'établir, ce contact indispensable, c'est de recevoir chaque semaine ses catéchumènes individuelle-

ment ou mieux encore par groupes de quatre ou cinq chez soi pour une petite réunion intime, accompagnée d'une tasse de thé, et qu'il faut préparer très soigneusement parce que, les premières fois, le moindre blanc laissé dans la conversation est immédiatement rempli par un fou-rire nerveux, contagieux et inextinguible de l'auditoire juvénile.

Et alors, adieu le contact.

Mais quand on a passé une soirée ainsi en tête à tête avec la première escouade, on s'aperçoit dès le lendemain d'un changement très sensible dans l'atmosphère du catéchisme ; et quand toutes y ont passé, le changement est complet. Le pasteur touche au cœur de ses élèves et ce contact subsistera le dimanche, subsistera à travers toute la vie.

Enfin, il faut se mêler à notre peuple, il faut, comme le disait notre vieux professeur d'homilétique, « descendre dans la rue », s'occuper le plus possible de toutes les œuvres ayant un caractère social et d'utilité publique pour nous y rendre utiles, indispensables si possible, et rencontrer nos paroissiens sur un terrain d'action commune.

Dès lors nos sermons ne seront plus en l'air ni à côté, par rapport à nos paroissiens, ils iront dedans. En fait d'actualité ils posséderont la seule vraie, non pas celle qui se trouve en grosses lettres sur la manchette des journaux et que le vendeur crie aux coins de la place : le pôle Nord ou la traversée de la Manche en aéroplane, mais celle qui se trouve au plus profond du cœur de nos paroissiens. Ce sont leurs circonstances, leurs préoccupations, leurs joies et leurs besoins qu'ils sentiront présents dans chacune de nos phrases et leur communiquant un accent chaud et humain, direct, personnel, en quelque sorte, par lequel ils seront émus.

Nous y reviendrons.

B. *Insuffisance tenant à l'orateur.*

Messieurs et honorés frères, nous avons dit que, pour que la prédication fût vivante, il fallait que les trois vivants en cause y fussent présents simultanément.

Nous avons essayé d'indiquer le moyen d'y mettre notre auditeur ; il faut dire deux mots d'un obstacle matériel qui nous empêche de nous y mettre nous-même, c'est l'obstacle provenant de notre procédé oratoire.

Beaucoup de pasteurs sérieux, pieux, dévoués, ont préparé dans leur cabinet une excellente prédication où ils ont mis le meilleur d'eux-mêmes... sur le papier ; or voici qu'en chaire ils se sentent empêchés de faire passer ce meilleur d'eux-mêmes dans l'accent, dans le ton qu'ils employent, ils restent froids et laissent froids.

Prenez exactement la même prédication et prêchez-la deux fois, comme il nous arrive souvent : une des fois, c'est la première ou la seconde suivant le genre de préparation du prédicateur, elle tombera sur l'auditoire comme une poignée de pavots somnifères, et l'autre fois elle éclatera comme une sonnerie de trompettes à réveiller les morts ; nous verrons nos paroissiens attentifs, émus, suspendus.

C'est pourtant la même prédication ; pourquoi a-t-elle endormi et pourquoi a-t-elle réveillé ?

C'est qu'une fois nous nous sommes mis dedans avec tout notre cœur, toute notre foi, tout notre Christ ; notre parole avait une liberté magnifique et notre voix un accent spécial ; tandis que l'autre fois, nous sommes restés derrière et en deçà ; le paroissien ne nous a pas senti présent et rencontré.

Ce phénomène provient de l'Esprit de Dieu sans doute, mais aussi de la méthode de travail employée, qui empêche ou favorise l'action de l'Esprit de Dieu. Il vaut la peine d'en dire quelques mots puisque la prédication peut en être rendue féconde ou stérile.

Nous croyons qu'un sermon lu, par exemple, très bienfaisant pour un auditoire de chrétiens vivants, qui ont besoin, non d'être créés, mais simplement d'être édifiés, ne vaut rien pour nos auditoires habituels dans lesquels il faut que notre parole porte la vie.

Nous croyons qu'un sermon mémorisé exactement, n'est pas propre à émouvoir ; ces feuilles déposées là, sur le lutrin

ou serrées dans notre poche et auxquelles nous nous référons mentalement, empêchent de passer notre moi, qui n'est pas haïssable dans le cas particulier puisqu'il porte Dieu.

Nous avons assisté comme auditeur, il y a quelque temps, à une réunion en plein air à laquelle participaient trois orateurs.

Les deux premiers parlèrent très bien, trop bien, hélas ! ils dirent d'excellentes choses, ce fut substantiel et solide à souhait, mais c'était appris par cœur et récité ; le regard des orateurs se promenait sur la foule immense qui les entourait et était manifestement tourné en dedans, dirigé sur le manuscrit étalé dans leur mémoire et dont ils suivaient mentalement chaque ligne.

Le public s'ennuyait franchement, et quand l'amen libérateur fut tombé des lèvres du second pasteur, plusieurs personnes firent mine de s'esquiver. Mais à peine le troisième orateur avait-il dit « mes frères » qu'un frisson électrique parut parcourir l'assemblée, les têtes résignées se relevèrent, les yeux voilés se ranimèrent et les partants se ravisèrent. J'entendis même l'un d'eux exprimer les raisons de ce retour par un « oh ! oh ! » significatif.

Le troisième orateur ne fut ni plus solide ni plus substantiel que les deux premiers ; il le fut peut-être moins, mais il parlait, il ne récitait pas ; il était le maître et non l'esclave d'un manuscrit, il jouissait d'une liberté d'esprit et d'une aisance de langage qui lui permettait de se mettre lui-même dans sa parole.

Les auditeurs sentirent la présence et l'action de quelqu'un.

Il faut donc que la préparation du discours soit faite de telle sorte que chaque mot porte quelque chose de la personnalité de l'orateur, c'est-à-dire monte du cœur, au lieu de descendre de la mémoire.

Est-ce à dire qu'il soit nécessaire d'improviser, puisque l'improvisation paraît seule compatible avec le discours — acte tel que nous avons essayé de le définir ? Pas davantage. A moins d'un talent exceptionnel et même avec un talent

exceptionnel, l'improvisation est un genre inférieur et dangereux, qu'il faut bannir soigneusement.

Mais il faut que la matière de l'allocution soit si bien assimilée, que la mémoire au lieu de se placer entre le cœur de l'orateur et celui de l'auditeur prenne place derrière le cœur de l'orateur, pour mettre à sa disposition au fur et à mesure les matériaux de forme et de fond dont il a besoin, tout en le laissant directement en contact avec l'auditoire.

Il faut trop bien savoir son sermon pour le savoir assez, disait le vieux professeur d'homilétique dont nous avons déjà parlé, nous avons éprouvé assez fréquemment la vérité de ce paradoxe.

Quand un homme est maître de la substance et de la forme de son discours, cet homme-là, à moins d'une infirmité congénitale, est un orateur au sens où nous l'avons défini, c'est-à-dire, un homme qui agit par la parole sur son semblable.

Il n'y a pas de plus grande erreur que de dire : je ne suis pas orateur. Persuadons-nous au contraire que nous sommes tous des orateurs puisqu'il ne s'agit que d'avoir une personnalité à exprimer et à transmettre.

Nous avons entendu des foudres d'éloquence, de véritables virtuoses de la parole qui opéraient sur le public à la façon d'un premier prix de violon.

Ce ne sont pas des orateurs mais des rhéteurs. L'orateur, lui, peut être bègue et être terriblement émouvant.

Messieurs, celui qui fait passer sa personnalité dans sa parole est un orateur puissant ; que peut-on dire de celui qui y fait passer la personnalité de Dieu en même temps que la sienne ? tel doit être pourtant notre cas.

C. Insuffisances provenant du chrétien.

En effet, pour agir religieusement sur son semblable, l'orateur chrétien doit posséder deux qualités qui ne peuvent appartenir qu'à lui seul et qui assurent à son verbe des effets éternels. Ces deux qualités sont l'onction et l'autorité. Elles résultent de la présence de Dieu qui donne à notre parole un

accent qui ne vient pas de nous, mais qui sort de sa bouche en passant par nos lèvres.

L'*onction* consiste, d'après le dictionnaire, à mettre à ce qu'on dit, un accent pénétré et touchant.

Ces deux adjectifs, pris dans leur sens étymologique, expriment bien ce que nous voulons dire : il s'agit en effet de toucher et de pénétrer et seul l'amour est capable de ce miracle. L'amour, voilà l'origine de cet accent et le secret de cette influence qui n'appartiennent qu'au prédicateur religieux et qui constituent l'*onction*.

Honorés frères, possédons-nous l'*onction* ?

Hélas ! comme il se perd et comme il s'use vite ce premier amour dans la pratique journalière du ministère. A accomplir la besogne administrative, à pratiquer le côté métier de notre vocation, à en subir les déceptions et les soucis, on voit décliner l'enthousiasme, les saintes illusions et la divine sympathie. L'Évangile est une folie du commencement à la fin et il n'est nulle part plus fou, plus sublimement fou, que dans la confiance qu'il témoigne à l'âme humaine. Il exalte l'âme humaine. Dieu croit en elle, veut la prendre à lui, elle lui est précieuse comme la prunelle de l'œil et pour elle il donne son fils. Jésus se penche sur elle avec confiance et avec espérance et donne la vie avec la certitude que ce sacrifice ne sera pas vain.

Il l'aime quand même et malgré tout : ce qui l'a inspiré sur la montagne, où il prêche la morale évangélique, ce qui l'a soutenu en Gethsémani et sur le Calvaire, c'est cet amour.

La cause du triomphe du Christ, car il a triomphé, ce n'est pas surtout l'excellence de sa doctrine et de ses révélations. On a essayé, non sans succès, de dégager de la philosophie des docteurs grecs et hébreux qui l'ont précédé, la substance de l'enseignement du Christ.

C'est possible. Mais ce qui est à Lui, c'est l'amour.

Messieurs, si la charité du Christ nous presse, nous avons pour soulever les âmes un levier puissant et irrésistible.

Il faut que par un acte de foi hardi nous nous substituions

à Dieu ou plutôt, ce qui revient au même, que nous laissions Dieu le Père s'installer au centre de nous-mêmes, que son cœur batte dans le nôtre, que le rayonnement de son regard passe dans nos yeux et que son accent tremble dans notre voix.

Mon Dieu, qui nous as tant aimés, apprends-nous à aimer notre frère ; Seigneur, mets-nous au cœur ton éternel amour pour lui et que nous aimions, malgré tout, quand même, éperdument... comme nous avons été aimés nous-mêmes !

Oui, messieurs, c'est difficile de conserver l'amour ; par l'amour il y en a trois qui se rencontrent dans notre cœur : le Père, ses enfants, et nous-mêmes, ils se retrouveront dans la prédication.

Que faire pour le conserver ? il faut nous maintenir en Dieu et en nos frères, en Dieu qui est la source de l'amour, en nos frères qui sont l'objet de l'amour.

Pour cela, nous ne voyons d'autre ressource que de consacrer un temps indéfini chaque matin à prier Dieu pour ceux qui nous semblent rebelles, qui nous ont fait de la peine ou du mal par leur méchanceté, pour ceux qui sont indifférents, pour ceux qui souffrent, en les présentant chacun et en intercédant pour chacun nommément.

Ayant ainsi prié, l'amour de Dieu remplira notre cœur, il nous pressera et nous nous relèverons pour aller nous donner.

Quel sermon que celui qui résumera et couronnera une semaine comme celle-là. De quel amour ne sera-t-il pas plein à déborder, de quelle onction ne sera-t-il pas revêtu, et de quelle puissance ne sera-t-il pas investi ?

Il semblera que nous nous penchons sur les âmes, non pour les prendre à notre profit et pour les asservir, mais pour les baiser et les étreindre de la part de Dieu. — Elles s'ouvriront à l'influence de Dieu.

Mais c'est encore par nous que Dieu veut exercer cette influence et il est nécessaire qu'avec l'onction qui ouvre le cœur, il y ait dans notre parole *l'autorité* qui le remplit.

M. Paul Stapfer prétend que nous ne pouvons plus avoir l'autorité parce que seule l'orthodoxie finissante avec ses dogmes majestueux et suprarationnels, avec ses vérités venues d'un autre monde, confère de l'autorité à l'orateur.

Quelle erreur ! Jésus qui jamais, et c'est une des marques à laquelle se reconnaît sa divine sagesse, ne promulgua aucun dogme, Jésus parlait avec autorité, tandis que les scribes et les docteurs de la loi, qui enseignaient, comme articles de foi, des vérités redoutables sur l'enfer, la résurrection et l'avènement du Messie, n'en avaient aucune.

Qu'est-ce que l'autorité en matière religieuse ? Elle ne consiste pas à annoncer des choses sublimes, sinon les visionnaires et les apocalyptiques jouiraient d'un crédit sans égal, — elle ne consiste pas à assurer, avec conviction, des choses incroyables, elle consiste à parler en témoin de choses vues, vécues et senties par celui qui parle. Jésus parlait avec autorité parce qu'il répétait à haute voix ce que Dieu lui disait à voix basse à Lui personnellement, parce qu'il racontait, avec l'accent même de la vérité, ce qui se passait dans son âme entre Lui et Dieu le Père, parce qu'il exposait les conditions de cette communion par sa parole et en manifestait les conséquences dans sa vie.

Il parlait avec autorité comme un témoin qui est descendu du ciel ou plutôt en qui le ciel est descendu. C'était le verbe de Dieu Lui-même qui sortait par les lèvres du Fils Bien-Aimé ; il n'y avait pas à s'y tromper, on reconnaissait l'accent éternel, jamais homme ne parla comme cet homme.

Honorés frères, nous ne parlerons avec autorité du haut de notre chaire que des choses que nous aurons vues, senties et vécues : le témoignage seul possède ce caractère.

Un livre paru récemment, et que vous avez tous lu, prouve bien la valeur de l'autorité. Les admirables « lettres de jeunesse » de Félix Bovet nous apprennent que si cet homme de grand talent et j'ose dire de grande foi, parce

que s'il doutait c'était de lui-même et non pas de Dieu, ne devint pas pasteur, c'est qu'il avait le douloureux sentiment de ne pouvoir prêcher avec l'autorité du témoin.

L'angoisse qu'il en éprouve est comme le leit-motiv de son livre. Permettez-moi quelques citations.

A l'âge de vingt-six ans, il écrit ceci :

« Je sens que je n'ai pas cette autorité qui vient de la certitude et qui distinguait les discours de Jésus de ceux des scribes. Encore ici, la certitude ! Avec l'aide de Dieu, je saurai attendre. » Et ailleurs :

« Si je pouvais leur faire toucher au doigt la vérité, sans les faire passer et sans passer moi-même par la moindre apparence de déduction ou de raisonnement. C'est alors seulement que je pourrais leur dire avec autorité : « En vérité, en vérité, je vous dis... »

Ailleurs encore : « Je ne serai heureux et au repos que quand je serai entièrement consacré au ministère de la prédication. Je vous assure que malgré tout, je n'hésiterai pas à le faire dès que je saurai réellement une chose qui vaille la peine d'être prêchée et de la nécessité de laquelle je sois assez convaincu, pour pouvoir la répéter sans cesse avec autorité.

» Je dis une chose et non trente-six ; il faut avoir un fait ou un principe auquel on se dévoue, soit en répétant comme Jean-Baptiste : « Amendez-vous, car le royaume des cieux est proche ; » soit comme saint Paul : « Je ne veux savoir autre chose que Jésus-Christ, crucifié » ou comme saint Jean : « Aimez-vous les uns les autres. »

Il faut parler avec autorité et pour cela posséder une connaissance immédiate, c'est-à-dire une expérience.

Pour prêcher l'amour de Dieu, il faut que notre propre cœur ait été brisé par la croix de Christ et rempli jusqu'à l'angoisse et jusqu'à la souffrance par cet amour, que cet amour embaume comme la rose du Liban et le lis du désert en ceux qui en éprouvent la douceur et qu'il reste enfoncé comme un poignard en ceux qui en connaissent surtout le tourment et le remords.

Pour prêcher la repentance, il faut ouvrir les yeux soi-même tout grands sur son péché, et pleurer, la tête baissée, comme l'enfant prodigue devant celui que nous offensois chaque jour.

Pour prêcher le pardon, il faut vivre soi-même, réconciliés, en communion permanente avec Dieu. — Sinon tout ce que nous pourrions dire peut être juste, excellent, mais notre science est de seconde main, elle n'a pas le caractère du témoignage, elle n'a pas l'accent de l'autorité.

Honorés frères, nous sommes des chrétiens vivants, mais la vie qui consiste à être en Dieu, et Dieu en nous, a besoin d'être constamment entretenue comme les lampes des sanctuaires catholiques qui ne se doivent jamais éteindre, sinon elle vacille et s'éteint. Il reste des formes, comme de ces grandes végétations pétrifiées qu'on retrouve dans les houillères et dont la sève a tari depuis des millénaires. Permettez-moi d'en citer le plus illustre exemple parmi les modernes : il s'agit du Père Gratry. Ce saint prêtre, un des plus grands travailleurs qui aient jamais été et qui a usé sa vie à l'œuvre de Dieu, employa des années à faire des visites, à recevoir des pénitents, à présider des comités, à distribuer des secours, à correspondre avec des âmes en peine et à faire des conférences. Un jour la maladie l'obligea à suspendre son activité. Pendant vingt ans il avait été continuellement sollicité hors de lui-même.

Enfin libre de se considérer, il s'aperçut qu'il avait depuis longtemps négligé sa vie personnelle et il fut effrayé de la distance qui le séparait de Dieu.

Il se hâta de rattrapper le temps et le chemin perdu, il nous transmet cette dernière expérience, ce suprême témoignage et qui avait au plus haut degré, celui-là, l'accent d'autorité, désappris dès longtemps, puis il mourut.

Messieurs, je me demande si ce que nous disons possède toujours cet accent sans lequel il n'y a pas moyen d'agir, religieusement, sur des âmes chrétiennes.

Permettez-moi en guise de réponse de vous faire part d'une expérience personnelle.

Tout frais émoulu de la Faculté, Dieu me prit et m'emmena en Belgique. J'y prêchais à des mineurs et, la première fois, je me souviens de la façon dont mes paroles tombaient entre la chaire et les premiers bancs sans aller plus loin ; mes auditeurs en étaient aussi surpris que moi. Evidemment je parlais d'amour, de pardon, de vie éternelle, mais c'étaient des mots morts, comme vidés de leur sens et par conséquent de leur portée et de leur action.

La même semaine, il y eut une réunion de prières que je présidai ; les mineurs parlèrent et il y avait tant d'âme, tant d'élan, tant de reconnaissance dans leur informe langage où brillait continuellement l'éclair que produit le contact de l'âme avec Dieu, qu'à leur école j'ai rattrapé le sens des mots.

Ayons l'autorité des humbles mineurs et je crois que nous ferons de grandes choses ; pour cela entretenons, rafraîchissons, renouvelons notre vie religieuse de telle sorte qu'elle soit une perpétuelle communion.

Le seul moyen, toujours le même, et je crains de paraître bien pauvre en moyens, c'est encore celui que j'indiquais tout à l'heure : la prière.

Pour mettre nos paroissiens dans la prédication et avoir l'onction, nous disions : prions pour eux ; pour mettre Dieu dans notre prédication et avoir l'accent d'autorité, nous disions : prions pour nous.

Il faut prier tous les jours et longtemps. Longtemps ? entendons-nous.

Aug. Sabatier a dit avec raison que la prière étant un élan est courte nécessairement parce qu'un élan ne peut se soutenir. Mais il faut remarquer que l'élan ne se produit pas du premier coup, qu'il faut à l'âme une période d'entraînement, en quelque sorte, jusqu'à ce qu'elle s'enlève et s'élève.

Il faut prier par discipline, si j'ose dire, jusqu'à ce que l'âme s'échauffe.

Luther qui restait chaque matin pendant deux ou trois heures à genoux, dans l'embrasement de sa fenêtre, avoue qu'il ne se sentait pas toujours beaucoup d'entrain.

Dieu était loin de lui. Il s'agissait de rien moins, pour le retrouver, que de déployer ses ailes et de s'élancer jusque dans le ciel. Il récitait alors plusieurs psaumes, le credo, l'oraison dominicale, jusqu'à ce que son âme s'envolât joyeusement dans l'azur. Et quand il se relevait, après ces heures de communion intime, quelle force, quel enthousiasme, — au sens étymologique, Dieu dedans, pour la tâche. — Aussi quelle œuvre il a faite ! Ce n'est pas la sienne, c'est celle de Dieu, *soli Deo Gloria*, mais encore fallait-il se mettre dans l'attitude voulue pour que Dieu pût se servir de lui.

Je suis convaincu que des réunions comme celle-ci sont particulièrement utiles, et c'est leur but d'ailleurs, pour réchauffer notre vie religieuse et qu'il faudrait les rendre plus fréquentes. Il serait bon d'avoir chaque mois, entre collègues d'une même région, d'une même vallée ou d'une même localité, de ces rencontres où l'on prierait ensemble, en toute simplicité et en toute sincérité, fraternellement et filialement. A trois ou quatre, il semble qu'on soit soutenu et entraîné autrement sinon mieux que dans la solitude du cabinet. Il y a des bénédictions spéciales pour la prière solitaire et il y a aussi des bénédictions spéciales pour la prière solidaire.

* * *

Il est clair que cette autorité du témoignage, née de la vitalité et de la vivacité de notre communion avec Dieu, doit être confirmée par la sainteté de notre vie morale et par la supériorité de notre culture intellectuelle.

Nous ne dirons rien de la nécessité d'une vie consacrée et fidèle, toute tournée et tendue vers le but inaccessible qui est la perfection de Jésus-Christ. La vie sainte découle comme de source de la communion avec Dieu.

Mais ce qui n'en découle pas aussi nécessairement, c'est la supériorité intellectuelle.

Dans notre protestantisme et dans notre société moderne, un saint ignorant risque bien de perdre son patois à vouloir convertir les autres, moins cependant qu'un indifférent savant ne risque de perdre son latin dans la même tentative.

Notre époque exige que l'autorité spirituelle soit servie par une grande autorité intellectuelle. C'est effrayant ce que le pasteur doit savoir par le temps qui court. Il doit être versé dans plusieurs sciences, dans l'économie politique, dans l'histoire de l'art et surtout dans l'histoire littéraire, sans parler de la théologie et de la philosophie.

En matière religieuse, il y a toujours à craindre que l'auditeur, encore sans expérience personnelle du divin, ne nous prenne pour un illuminé et ne s'imagine de bonne foi que nous « parlons en langues » lorsque nous lui faisons part du message de Dieu et de la folie de l'Évangile. Il faut que nous lui offrions la garantie d'une intelligence fortement cultivée, afin qu'il nous croie en quelque sorte sur parole et soit bien persuadé que nous ne parlons pas en dépit de la science ou même du simple bon sens.

* * *

Une prédication qui réunit les trois vivants en cause : l'auditeur par le contact que nous aurons établi antérieurement entre lui et nous, nous et Dieu dans l'onction, c'est-à-dire dans l'amour pour les âmes, Dieu et nous dans l'autorité, c'est-à-dire dans le témoignage du Saint-Esprit, cette prédication est sûre du succès, au sens divin et éternel du terme.

C'est ce qui a fait le succès de la prédication de Jésus. C'est ce qui en fait encore le succès à l'heure actuelle. Parlons comme Jésus, ou plutôt, que l'esprit de Jésus parle par nos lèvres et l'on verra bien si les âmes ne se lèvent pas à cet appel qui est le seul et qui est exactement celui qui peut la faire vibrer.

* * *

Nous voici arrivé au terme de cette étude et nous croyons devoir nous excuser de vous avoir profondément déçus. La prédication dans les circonstances actuelles ? Quels accents tout nouveaux faut-il faire entendre pour ravir et enchaîner les âmes, quelles sont les paroles d'or qu'il faut dire pour qu'elles soient recueillies avec avidité ? Il y a dix ans, quand

nous étions encore très jeune, nous aurions peut-être préconisé un système : que votre prédication soit sociale, qu'elle soit apologétique, actuelle, philosophique ou théologique, etc., c'est ce que exigent les circonstances actuelles !

Aujourd'hui nous ne croyons plus aux circonstances actuelles, nous croyons aux circonstances éternelles : les âmes sont toujours et toujours les mêmes, hier, aujourd'hui, demain, éternellement, et seul Celui qui est toujours le même, hier, aujourd'hui, demain et éternellement, peut les satisfaire.

Il s'agit de communiquer la vie et rien autre chose.

Est-ce que Jésus s'est préoccupé des circonstances de son temps ?

Béni soit-il de s'être affranchi de toute limite du temps et de l'espace, faute de quoi il nous aurait été en bonne partie inintelligible, comme nous l'est actuellement saint Paul, qui a voulu faire de l'apologétique suivant les idées de son temps.

Que l'esprit de prière souffle sur nous des quatre coins du ciel et que les ossements souvent desséchés de nos sermons en soient miraculeusement redressés et revivifiés. Que le vivant vienne habiter en nous afin que nous soyons vivants, que notre parole soit vivante et vivifiante.

Que Dieu le veuille, ou plutôt, puisqu'Il le veut, que nous exaucions sa volonté et qu'il puisse agir par nous pour le salut de beaucoup d'âmes.

C'est notre prière.
